

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JUAN CARLOS ONETTI
traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan

Matias le télégraphiste

GIL JOUANARD

Lisières, marches et confins

JEAN-PIERRE H. TÉTART

Louise

HÉDI KADDOUR

Poèmes



JEAN STAROBINSKI

La Douce Visiteuse. Pages retrouvées et textes inédits de

PIERRE JEAN JOUVE

CHRONIQUES

Le Théâtre : Festival d'Avignon 1987 par ANOUCHKA VASAK

Dextre *Senestre* par HENRI THOMAS

NOTES

LA LITTÉRATURE. - *Ville lumière*, d'E. Dabit. - *Itinéraires autour de Locarno*, d'A. Cingria. - *Un privé à Tanger*, d'E. Hocquard (par René Jacquelin).

LE ROMAN. - *L'Ordre du jour*, de J.-L. Outers (par Max Alhau).

LES ESSAIS. - *Baudelaire*, de C. Pichois et J. Ziegler (par Michel Jarrety). - *Mélancolie*, de R. Munier (par Jacques Réda).

LETTRES ÉTRANGÈRES. - *Seins*, de R. Gomez de la Serna (par Jude Stéfan). - *Palomar*, d'I. Calvino (par Hervé Cronel). - *Images du recommencement*, de P. Handke (par Jude Stéfan). - *Ne me parle pas de la guerre*, de J. Becker (par René Jacquelin). - *Le Faussaire*, de Y. Inouhé (par Jean-Luc Gautier). - *L'Élève Tjaž*, de F. Lipuš (par Laurand Kovacs).

Carnet.

L'AIR DU MOIS

CLAUDE ROY *Abrégeons, dit la flèche*

LORAND GASPAR *Journal de Patmos*

DIDIER PHILIPPOT *Regards suspendus*

1^{er} OCTOBRE 1987 - N° 417

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

RÉDACTEUR EN CHEF

JACQUES RÉDA

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE

DOMINIQUE AURY

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

NICOLE ABOULKER

*La Rédaction reçoit tous les mercredis, de 16 heures à 18 heures.
La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin
75341 Paris Cedex 07
Tél : (1) 45.44.39.19

TARIFS D'ABONNEMENT

| FRANCE ET T.O.M.-D.O.M. | | ÉTRANGER | |
|----------------------------|--|------------------------|-------|
| 6 MOIS | F.F. 222 T.C. (F.F. 213,47 H.T. + T.V.A. 4%) | 6 MOIS | 225 F |
| 1 AN | F.F. 407 T.C. (F.F. 391,35 H.T. + T.V.A. 4%) | 1 AN | 415 F |
| <i>Édition de luxe</i> | | <i>Édition de luxe</i> | |
| 1 AN | F.F. 896 T.C. (F.F. 861,54 H.T. + T.V.A. 4%) | 1 AN | 985 F |

Service des abonnements : N.R.F. 49, rue de la Vanne 92120 MONTROUGE
Tél : (1) 46.56.89.00
Compte chèque postal Paris 169-33 L

EXEMPLAIRE N° 118

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JUAN CARLOS ONETTI

Matias le télégraphiste

Quand chez Maria Rosa, Jorge Michel raconta une fois de plus, devant plusieurs témoins, l'histoire advenue à Atilio Matias et Maria Pupo, je devinai que le narrateur était arrivé à un point de perfection admirable, menacé sans doute par la chute et la putréfaction en de prévisibles, futures répétitions.

Aussi, sans dessein supérieur, je tâche de transcrire maintenant même la version rapportée pour la préserver du temps; de futures conversations de table.

L'événement, qui n'est pas un récit ni ne touche la littérature, est, plus ou moins, celui-ci :

Pour moi, vous le savez bien, les faits nus ne signifient rien. Ce qui importe c'est ce qu'ils contiennent ou ce qu'ils supportent; et ensuite vérifier ce qu'il y a derrière cela et derrière encore jusqu'au fond définitif que nous ne toucherons jamais. Si quelque historien suivait l'itinéraire du télégraphiste il se satisferait sûrement en consignant que durant le gouvernement d'Iriarte Borda, le paquebot

Anchorena partit du port de Santa Maria avec un chargement de blé et de laine destiné aux pays de l'est de l'Europe.

Il ne mentirait pas; mais la meilleure vérité se trouve dans ce que je raconte quoique, tant de fois, mon récit ait été dédaigné à cause de prétendus anachronismes.

Le voyage avait duré quelque quatre-vingt-dix jours et peut-être pourrais-je, non sans peine, réciter le rôle d'équipage; son nom à lui, le télégraphiste, m'est passé de la tête au début, emporté par une haine superstitieuse. Je le baptise Aguilera dans cette page pour raconter commodément. Son nom à elle, quoique je ne sois pas parvenu à la voir, je ne l'oublierai jamais : Maria Pupo, de Pujato, département de Salsto.

— Que veux-tu, elle s'appelle seulement Maria Pupo, comme disait le télégraphiste, Aguilera.

« À la clarté des étoiles il faut bien naviguer », se mit à chanter quelqu'un un matin, tandis qu'il chaulait une porte et aussitôt l'épidémie se propagea, tout le monde chantonnait la même chose, utilisant la phrase en guise de bonjour, de réponse, de plaisanterie et de consolation. À la clarté des étoiles il faut bien naviguer. Mystérieusement, la mélodie réussissait à être plus bête que les paroles.

Vous, n'importe qui, lorsque arrive l'heure où il faut toujours se lever, vous grimpez sur l'appontement avec un sac marin obligatoirement bleu qui vous cogne insolemment dans les reins, endormi, affamé mais nauséux, encore un peu saoul et surveillant les mouvements de la bière tiède dans votre estomac, attentif aussi au long évanouissement du souvenir, visage, cheveux, jambes, main contractée et maternelle de la putain qui vous échut sous un toit en tôle ondulée. Ce sont les rites, un privilège timide, exagéré, une tradition de la marine.

Et vous, n'importe qui, déjà peu rassuré sur le sort du cargo et l'aventure humide, vous montrez vos papiers en saluant humblement tandis que vous examinez, sans presque bouger les yeux, les visages nouveaux, supputant ce qu'ils peuvent vous offrir comme appui, gêne ou déboires.

Rassemblés, hypocrites et armés de patience, nous écoutâmes le capitaine qui parla de patrie, sacrifices et confiance. Homme discret et taciturne il leva un bras, nous souhaita un bon voyage et nous demanda, en souriant, de faire en sorte qu'il fit lui aussi un bon voyage.

Nous étions si reconnaissants qu'il n'eût pas divagué plus de trois minutes, que nous fîmes, au garde-à-vous, le salut militaire sur un navire marchand et poussâmes un hurra!

Je courus pour m'assurer du blond Vast comme compagnon de cabine. Mais c'était trop tard, les lieux avaient été distribués un jour avant et à la porte de mon vomitoire je trouvai un carton avec deux noms : Jorge Michel – Atilio Matias.

Douchés et frais, nous nous trouvions inévitablement à sept heures trente face à face, chacun assis sur sa couchette, chacun avec la pesante inutilité des mains paisibles d'homme entre les genoux. De sorte que Matias, le télégraphiste – « je dois rejoindre aussitôt mon poste » –, toussa sans nécessité et dit :

(Il était, et à jamais, de dix ans plus vieux que moi; il avait le nez long, les yeux sans repos, une bouche fine et tordue de voleur, de filou, d'amateur de mensonges, une peau protégée du soleil depuis la puberté, une blancheur conservée à l'ombre du chapeau mou. Mais par-dessus tout cela, comme un manteau permanent, il faisait flotter la tristesse, le malheur, la malchance acharnée. Il

était petit, fragile, avec des moustaches douces et tombantes.)

— Je dois prendre le quart, répéta-t-il.

Mais il manquait une demi-heure pour l'idiote tâche de recevoir des télégrammes dénués de sens et nous avions entre l'un et l'autre une bouteille de rhum portoricain.

Mon premier embarquement n'avait eu d'autre origine que le besoin de bouger. Ce troisième embarquement était différent; c'était la fuite pour trois mois de La Banda, la tutelle invraisemblable de la Multinationale, des genuflexions exactes de gens que j'avais respectés, et, dans certains cas, aimés.

Sous la faible clarté nous avions le rhum, les verres, les cigarettes, mon ancre bleue tatouée sur l'avant-bras.

Dans une demi-heure. De sorte qu'Aguilera, Matias le télégraphiste, dit le début de la vérité qu'il croyait indubitable, sans avoir été l'objet de pressions. Prudemment protégé par une fantastique malchance appliquée à sa ruine, il parla un peu, il se confessa.

Il manquait vingt minutes pour entreprendre son tour de garde quand il balbutia l'odeur du rhum tandis qu'il parlait. Ce n'était pas, il le sut lui-même, quelque chose qui pouvait être catalogué comme manie de persécution, qu'on met de côté pour passer à autre chose. Parce que, écoutez bien, Matias dit approximativement, et je le regardais avec son visage triste — avec sa moue énergique d'indignation enfantine — les mots qui s'étranglaient dans sa gorge avant d'être prononcés. Par exemple :

— Vous connaissez Pujato — mi-assuré mi-interrogatif. Vous qui connaissez Pujato, vous devez vous rendre compte de la différence et l'escroquerie, entre le gris et le vert, au moins. Ce fut la Direction des Télécommunications, je peux vous montrer les documents, un par un, dans l'ordre des dates, qu'à toutes fins utiles j'eus l'idée de

Elle découvre, tremblante, la forme disparue, muette et nue dans la lumière, comme une gerbe flasque et souple, qu'on piétine de mots aveugles, la chevelure coupée, sur un néant de reflets blancs et noirs, frileuse, seule, que le ciel regarde par la fenêtre blanche, n'est plus qu'un éclat de violence, muette et nue dans la lumière, noyée dans le miroir au frottement des lames, tremblant d'en mesurer l'absence, l'absence coupante, tellement nue, elle découvre la forme disparue, de sa main, qui regrette, et qui tremble.